

ISSN 2071-1964

**Revue interafricaine de littérature,
linguistique et philosophie**

Particip'Action

Revue semestrielle. Volume 18, N°1 – Janvier 2026

Lomé – Togo

| | |
|-----------------------------------|--|
| Directeur de publication | : Pr Komla Messan NUBUKPO |
| Coordinateurs de rédaction | : Pr Kodjo AFAGLA : Dr Litinmé K. M. MOLLEY, M.C. |
| Secrétariat | : Dr Ebony Kpalambo AGBOH, M.C. : Dr Isidore K. E. GUELLY |

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE

Président : Pr Martin Dossou GBENOUGA (Togo)

Membres :

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjai Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSSOU-AKIBODE (Togo).

Relecture/Révision

- Pr Kazaro TASSOU
- Pr Ataféï PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

<https://particip-action.com/> -- participaction1@gmail.com

Particip'Action © 2009 by Professor Komla M. Nubukpo is licensed under CC BY 4.0

Indexation SJIF 2025 : 3.66

ISSN 2071–1964

Tous droits réservés

LIGNE EDITORIALE DE *PARTICIP'ACTION*

Particip'Action est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

1.1 Soumission d'un article

La Revue *Particip'Action* reçoit les projets de publication par voie électronique. Ceci permet de réduire les coûts d'opération et d'accélérer le processus de réception, de traitement et de mise en ligne de la revue. Les articles doivent être soumis à l'adresse suivante (ou conjointement) : participaction1@gmail.com

1.2 L'originalité des articles

La revue publie des articles qui ne sont pas encore publiés ou diffusés. Le contenu des articles ne doit pas porter atteinte à la vie privée d'une personne physique ou morale. Nous encourageons une démarche éthique et le professionnalisme chez les auteurs.

1.3 Recommandations aux auteurs

L'auteur d'un article est tenu de présenter son texte dans un seul document et en respectant les critères suivants :

Titre de l'article (obligatoire)

Un titre qui indique clairement le sujet de l'article, n'excédant pas 25 mots.

Nom de l'auteur (obligatoire)

Le prénom et le nom de ou des auteurs (es)

Présentation de l'auteur (obligatoire en notes de bas de page)

Une courte présentation en note de bas de page des auteurs (es) ne devant pas dépasser 100 mots par auteur. On doit y retrouver obligatoirement le nom de l'auteur, le nom de l'institution d'origine, le statut professionnel et l'organisation dont il relève, et enfin, les adresses de courrier électronique du ou des auteurs. L'auteur peut aussi énumérer ses principaux champs de recherche et ses principales publications. La revue ne s'engage toutefois pas à diffuser tous ces éléments.

Résumé de l'article (obligatoire)

Un résumé de l'article ne doit pas dépasser 160 mots. Le résumé doit être à la fois en français et en anglais (police Times new roman, taille 12, interligne 1,15).

Mots clés (obligatoire)

Une liste de cinq mots clés maximum décrivant l'objet de l'article.

Corpus de l'article

-La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

-La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit :

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale :

Introduction (justification du sujet, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain :

Titre,

Prénom et Nom de l'auteur,

Institution d'attache, adresse électronique (note de bas de page),

Résumé en français. Mots-clés, Abstract, Keywords,

Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Par exemple : Les articles conformes aux normes de présentation, doivent contenir les rubriques suivantes : introduction, problématique de l'étude, méthodologie adoptée, résultats de la recherche, perspectives pour recherche, conclusions, références bibliographiques.

Tout l'article ne doit dépasser 17 pages,

Police Times new roman, taille 12 et interligne 1,5 (maximum 30 000 mots). La revue *Particip'Action* permet l'usage de notes de bas de page pour ajouter des précisions au texte. Mais afin de ne pas alourdir la lecture et d'aller à l'essentiel, il est recommandé de **faire le moins possible usage des notes (10 notes de bas de page au maximum par article).**

- A l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, les articulations d'un article doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (**exemples : 1. ; 1.1.; 1.2; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.**).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point. Insérer la pagination et ne pas insérer d'information autre que le numéro de page dans l'en-tête et éviter les pieds de page.

Les figures et les tableaux doivent être intégrés au texte et présentés avec des marges d'au moins six centimètres à droite et à gauche. Les caractères dans ces figures et tableaux doivent aussi être en Times 12. Figures et tableaux doivent avoir chacun(e) un titre.

Les citations dans le corps du texte doivent être indiquées par un retrait avec tabulation 1 cm et le texte mis en taille 11.

Les références de citations sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées). Exemples :

- En effet, le but poursuivi par **M. Ascher (1998, p. 223)**, est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Pour les articles de deux ou trois auteurs, noter les initiales des prénoms, les noms et suivis de l'année (J. Batee et D. Maate, 2004 ou K. Moote, A. Pouol et E. Polim, 2000). Pour les articles ou ouvrages collectifs de plus de trois auteurs noter les initiales des prénoms, le nom du premier auteur et la mention "et al" (F. Loom et al, 2003). Lorsque plusieurs références sont utilisées pour la même information, celles-ci doivent être mises en ordre chronologique (R. Gool, 1998 et M. Goti, 2006).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Références bibliographiques (obligatoire)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif.

Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2nde éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur. Il convient de prêter une attention particulière à la qualité de l'expression. Le Comité scientifique de la revue se réserve le droit de réviser les textes, de demander des modifications (mineures ou majeures) ou de rejeter l'article de manière définitive ou provisoire (si des corrections majeures doivent préalablement y être apportées). L'auteur est consulté préalablement à la diffusion de son article lorsque le Comité scientifique apporte des modifications. Si les corrections ne sont pas prises en compte par l'auteur, la direction de la revue *Particip'Action* se donne le droit de ne pas publier l'article.

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, Le Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, Le Harmattan.

NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de **55.000** francs CFA (soit **84 euros** ou **110** dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste : **Fluidité identitaire et construction du changement : approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

SOMMAIRE

LITTÉRATURE

1. Du constructivisme au socioconstructivisme : étude de la formation de la personnalité chez Guillaume Apollinaire à partir du poème « Cortège »
Anicet Kouassi N'GONIAN11
2. Analyse de quelques facettes du temps réel dans *climbe* de Bernard Binlin Dadié
Yao Gatien KONAN & Zadi Esther Gisèle Epse GOUAMENE.....27
3. Santé environnementale et esthétique de développement dans *L'Archer Bassari* de Modibo Sounkalo Keita
Mazamasso PARANI & Komi KPATCHA.....51
4. « Dictionnaire des proverbes africains de Mwamba Cabakulu : lecture des proverbes africains comme vecteurs d'équité sociétale »
Laurent Ouattara WAHOGNIN.....71
5. La dialectique de la guerre et du capitalisme : un décryptage de l'œuvre théâtrale *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht
Sanhou Francis KADJA & Kouakou Jean-Michel KOUASSI.....93
6. Poétique transdisciplinaire et décolonisation du savoir dans *D'Éclairs et de Foudres* : Apport pour la réflexion éducative
Aboa Marien-Eden DABA & Kouadio Antoine ADOU113
7. From The “Black Badge of Bondage” to Intellectual and Cultural Reclamation: Identity Formation in *The Life and Times of Frederick Douglass*
Larry AMIN & Easo-Essowou PANLA143
8. A Posthuman Reading of Human-Technology Interaction in Ray Bradbury's *The Veldt*
Selay Marius KOUASSI.....163
9. Aesthetics of Renaissance in Azasu's *The Slave Raiders: A Step towards Free Movement and Social Integration in Africa*
Idjadi Aminou KOUROUPARA, Seli Yawavi AZASU & Kangni ADAMA.....183

- 10. Hawthorne's Little Pearl in *The Scarlet Letter*: A Premier Child Advocate of Children's Rights in the Context of American Puritanism**
Adama Sabine MOYENGA, Michel PODA, Serge Lazare OUEDRAOGO & Kodjo AFAGLA.....207
- 11. Amma Darko's *The Housemaid* or The Decline of Man as a Stakeholder of African culture and tradition**
Kouakou Antony ANDE.....229

LINGUISTIQUE

- 12. An Investigation into the Use of English Silent Sounds in the Speech of Chadian Learners**
Celestin TAO.....247

PHILOSOPHIE & SCIENCES SOCIALES

- 13. Identité intellectuelle et décolonisation épistémique : Référence à la philosophie africaine**
Huédoté Fernand HOUNTON.....273
- 14. L'essor de la téléphonie mobile face aux défis de la gestion de la nomophobie en Côte d' Ivoire**
Hamany Broux De Ismaël KOFFI.....299

L'ESSOR DE LA TELEPHONIE MOBILE FACE AUX DÉFIS DE LA GESTION DE LA NOMOPHOBIE EN CÔTE D'IVOIRE

Hamany Broux De Ismaël KOFFI*

Résumé

La Côte d'Ivoire connaît une croissance exceptionnelle de la téléphonie mobile, avec près de 60 millions d'abonnements pour environ 29 millions d'habitants, soit un taux de pénétration supérieur à 200%. Cette expansion s'accompagne de l'émergence de la nomophobie, entendue comme la peur excessive d'être séparé de son téléphone mobile, encore peu étudiée dans le contexte ivoirien. La recherche analyse dans quelle mesure l'hyperdéveloppement du mobile contribue à la prévalence et à l'intensification de la nomophobie chez les jeunes, en mobilisant la théorie de la dépendance technologique (G. P. Grant, 1969 ; C. DeBresson, 1986). Elle combine l'exploitation de données secondaires (rapports ARTCI) et une enquête empirique auprès de jeunes utilisateurs de smartphones. Les résultats montrent qu'une pénétration mobile massive, l'essor du mobile money et de l'internet mobile ainsi que la diffusion des smartphones créent un attachement fonctionnel et émotionnel au téléphone, faisant de la privation d'accès une source d'anxiété et de comportements nomophobes. L'étude souligne la nécessité de dispositifs d'éducation et de sensibilisation aux usages responsables afin de prévenir les effets pathologiques de cette dépendance.

Mots-clés : Côte d'Ivoire, Dépendance technologique, Jeunes, Nomophobie, Smartphone.

Abstract

Côte d'Ivoire is experiencing exceptional growth in mobile telephony, with nearly 60 million subscriptions for approximately 29 million inhabitants, representing a penetration rate of over 200%. This expansion has been accompanied by the emergence of nomophobia, understood as an excessive fear of being separated from one's mobile phone, which has yet to be studied extensively in the Ivorian context. The research

*Université Peleforo GON COULIBALY de Korhogo , Côte d'Ivoire; E-mail : ismael.debroux@yahoo.fr

analyzes the extent to which the hyper-development of mobile phones contributes to the prevalence and intensification of nomophobia among young people, drawing on the theory of technological dependence (G. P. Grant, 1969 ; C. DeBresson, 1986). It combines the use of secondary data (ARTCI reports) and an empirical survey of young smartphone users. The results show that massive mobile penetration, the rise of mobile money and mobile internet, and the spread of smartphones create a functional and emotional attachment to the phone, making deprivation of access a source of anxiety and nomophobic behavior. The study highlights the need for education and awareness-raising initiatives on responsible use in order to prevent the pathological effects of this dependence.

Keywords : Côte d'Ivoire, Technological dependence, Young people, Nomophobia, Smartphone.

Introduction

Le développement mondial de la téléphonie mobile constitue une révolution socio-économique majeure, représentant près de 5,8% du PIB mondial en 2023, avec des projections dépassant 8% à l'horizon 2030 selon la GSMA. La Côte d'Ivoire illustre cette dynamique avec plus de 60 millions d'abonnements à la téléphonie mobile et environ 35,5 millions d'abonnés à l'internet mobile au premier trimestre 2025, soit un taux de pénétration supérieure à 200%. Cette expansion est portée par des opérateurs dominants (Orange, MTN, Moov), l'extension de la 4G et la diffusion massive des smartphones.

Parallèlement, se pose de manière croissante la question des effets psychosociaux des usages intensifs du téléphone mobile, notamment la nomophobie, définie comme la peur ou l'anxiété excessive à l'idée d'être privé de son téléphone ou de ne pas pouvoir l'utiliser (A. L. King et *al.*, 2010 ; C. Yildirim & A. P. Correia, 2015). Des études internationales montrent que l'usage problématique du smartphone est associé à l'anxiété, aux troubles de l'attention, à la baisse de la qualité de vie et à des

comportements addictifs (J. Billieux et *al.*, 2015 ; N. L. Bragazzi & G. Del Puente, 2014). En Côte d'Ivoire, malgré la croissance spectaculaire du secteur mobile, les travaux empiriques consacrés à la nomophobie restent rares, alors même que la population est majoritairement jeune et fortement consommatrice de services numériques.

L'objet de cette recherche est d'expliquer comment l'essor massif de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire contribue au développement de la nomophobie chez les jeunes et quels mécanismes socio-techniques et psychosociaux sous-tendent cette dépendance. La question centrale peut se formuler ainsi :

Dans quelle mesure l'hyperdéveloppement de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire favorise-t-il la prévalence et l'intensité de la nomophobie chez les jeunes utilisateurs, et par quels mécanismes ?

L'hypothèse principale est que l'intensification de l'usage des téléphones mobiles, combinant forte pénétration du marché, essor du mobile money, développement de l'internet mobile et diffusion des smartphones, conduit à une dépendance technologique accrue chez les jeunes ivoiriens, se manifestant par des symptômes de nomophobie (anxiété de séparation, peur de la déconnexion, hypervigilance aux notifications).

L'objectif général est d'expliquer comment l'utilisation croissante du téléphone mobile, devenu central pour répondre à des besoins divers (communication, information, transactions financières, divertissement), crée une dépendance psychologique et sociale. Cette dépendance, lorsqu'elle est excessive, peut mener à la nomophobie.

1. Cadre théorique et conceptuel

1.1. La théorie de la dépendance technologique

La recherche s'inscrit dans la perspective de la dépendance technologique, prolongement des travaux sur la dépendance et les

asymétries de pouvoir en matière de technologies (G. P. Grant, 1969 ; C. DeBresson, 1986). Dans ce cadre, la technologie, ici le smartphone et les services mobiles, est appréhendée comme un système socio-technique susceptible de générer des formes de dépendance en limitant l'autonomie des individus et en restructurant leurs pratiques quotidiennes autour de l'outil.

Appliquée au cas de la téléphonie mobile, la dépendance technologique renvoie à une double dimension : une dimension fonctionnelle, lorsque le téléphone devient indispensable pour accéder à des services essentiels (communication, finance, information, éducation) et une dimension psycho-affective, lorsque l'appareil est investi comme « extension de soi » et support d'identité, générant anxiété et inconfort en cas de privation (C. Yildirim & A. P. Correia, 2015 ; V. Konok et *al.*, 2016).

Dans cette perspective, la nomophobie n'apparaît plus comme un trouble purement individuel ou psychologique, mais comme l'expression subjective d'une dépendance technologique plus large. L'apport principal de cette théorie est donc de transformer un constat descriptif (forte utilisation du smartphone et forte nomophobie) en analyse critique : la nomophobie devient le symptôme d'un modèle de développement numérique rapide, peu régulé, où la diffusion massive des technologies n'est pas accompagnée de façon suffisante par l'éducation au numérique et la prise en compte de la santé mentale.

Cette grille de lecture permet de relier l'expansion des infrastructures et des services mobiles en Côte d'Ivoire aux transformations des rapports psychologiques et sociaux au téléphone, jusqu'à la formulation de troubles comme la nomophobie.

1.2. Nomophobie et usages du smartphone

La nomophobie est définie comme la peur ou l'angoisse de ne pas pouvoir utiliser son téléphone mobile, du fait d'une batterie déchargée, de l'absence de réseau, de la perte ou de la séparation physique de l'appareil (King et al., 2010). Des travaux montrent qu'elle est liée à la fréquence d'usage, au nombre de fonctions utilisées, au temps quotidien passé sur le smartphone et à la centralité des réseaux sociaux numériques dans la vie des individus (N. L. Bragazzi & G. Del Puente, 2014 ; J. Billieux et *al.*, 2015).

Chez les jeunes, plusieurs études soulignent le rôle du smartphone comme support identitaire, espace de socialisation et vecteur de reconnaissance sociale (A. Lepp et *al.*, 2014 ; B. Singh et *al.*, 2013 ; R. G. Zanli Bi Sehi & Ehui, 2023). Dans ce contexte, la peur de manquer des interactions ou des informations importantes (FoMO) constitue un déterminant majeur des comportements nomophobes (Pénicaud & Williamson, 2015).

Dans le cas ivoirien, des travaux locaux sur les jeunes et les technologies mobiles montrent déjà des formes de dépendance et de déséquilibre dans les usages (B. P. S. Akregbou, 2015 ; Zanli Bi Sehi & P. J. Ehui, 2023), mais sans focalisation spécifique sur la nomophobie, ce qui justifie la présente recherche.

2. Méthodologie

La recherche adopte une démarche mixte articulante : une approche documentaire pour décrire l'essor de la téléphonie mobile et les principaux éléments du contexte technologique ivoirien et une approche empirique quantitative pour saisir les mécanismes sous-jacents de la nomophobie à partir des pratiques et ressentis de jeunes utilisateurs. Il s'agit d'une étude descriptive et explicative, visant à mettre en relation des indicateurs de

développement de la téléphonie mobile et des niveaux de nomophobie mesurés auprès d'un échantillon de jeunes.

Ainsi, la première phase a consisté en une revue de littérature ciblée sur : nomophobie, dépendance au smartphone, usages jeunes du mobile et contexte ivoirien. Ont été mobilisés des articles scientifiques (J. Billieux et *al.*, 2015 ; N. L. Bragazzi & G. Del Puente, 2014 ; C. Yildirim & A. P. Correia, 2015 ; Konok et *al.*, 2016 ; Zanzi Bi Sehi & P. J. Ehui, 2023), des rapports professionnels et institutionnels (GSMA, 2024 ; ARTCI, 2025), ainsi que des sources statistiques nationales (RGPH 2021).

Parallèlement, des données secondaires ont été extraites des rapports de l'ARTCI (1er trimestre 2025) sur :

- le nombre d'abonnés à la téléphonie mobile ;
- le nombre d'abonnés au mobile money ;
- le nombre d'abonnés à l'internet mobile ;
- la répartition par opérateur (Orange, MTN, Moov).

Ces données ont servi de contexte quantitatif pour la discussion des résultats empiriques, mais ne constituent pas les données de mesure de la nomophobie.

Pour répondre à la critique relative à l'absence de données empiriques, une enquête par questionnaire a été réalisée auprès de 60 jeunes âgés de 15 à 30 ans à Korhogo. L'échantillonnage est raisonné, ciblant les étudiants et jeunes actifs utilisant quotidiennement un smartphone. Le questionnaire comprend des questions socio-démographiques (âge, sexe, statut, niveau d'étude) ; des questions sur les pratiques d'usage (temps quotidien, principales fonctions, utilisation du mobile money, fréquence de connexion) ; une adaptation contextualisée de l'échelle de nomophobie (NMP-Q) développée par C. Yildirim & A. P. Correia, (2015), comportant des items

couvrant les dimensions : anxiété de ne pas être joignable, inconfort en cas de batterie faible, peur de manquer des informations, etc.

Les données ont été analysées de manière descriptive (fréquences, moyennes) et comparatives (croisement avec l'âge, le sexe, le temps d'usage), en cohérence avec l'objectif explicatif de la recherche.

3. Résultats

3.1. Une hyper-pénétration mobile structurante chez les jeunes

Les données de l'ARTCI indiquent qu'au premier trimestre 2025, la Côte d'Ivoire enregistre plus de 60 millions d'abonnements à la téléphonie mobile et environ 35,5 millions d'abonnés à l'internet mobile pour une population d'environ 29 millions d'habitants, soit un taux de pénétration dépassant 200%. Cette situation place le pays parmi les marchés les plus dynamiques de la sous-région et témoigne d'une diffusion extrêmement rapide des technologies mobiles, soutenue par la concurrence entre opérateurs, le déploiement de la 4G et la baisse du coût relatif des terminaux.

L'enquête menée à Korhogo illustre, à l'échelle locale, les effets de cette hyper-pénétration : l'équipement en smartphone y est quasi total, puisque 100% des 60 jeunes interrogés déclarent en posséder un, et 93% l'identifient comme leur principal, voire unique, moyen d'accès à Internet. Le smartphone se substitue ainsi à d'autres équipements numériques (ordinateur, tablette) et devient l'interface centrale de la relation des jeunes à l'environnement numérique, confirmant son rôle de « technologie pivot » dans leur quotidien.

Au-delà de la simple possession, l'intensité d'usage est particulièrement marquée. Plus de 80% des répondants affirment utiliser leur téléphone « en continu au cours de la journée », et 68% déclarent y consacrer plus de cinq heures par jour, principalement pour la messagerie

instantanée, les réseaux sociaux, la consommation de vidéos en ligne et les jeux. Le smartphone structure ainsi les temporalités quotidiennes (au réveil, dans les transports, en cours, avant le coucher), et s'immisce dans des espaces traditionnellement consacrés à d'autres activités (études, échanges en présentiel, repos).

Pris ensemble, ces résultats montrent que l'essor national de la téléphonie mobile ne se manifeste pas seulement par des indicateurs macroéconomiques élevés, mais par une intégration profonde du smartphone dans l'organisation du temps, des relations sociales et des loisirs des jeunes. Cette présence quasi permanente de l'appareil, combinée à son rôle central dans la gestion des communications, de l'information et des transactions, constitue un terrain particulièrement favorable à l'installation de formes de dépendance technologique et prépare les conditions d'émergence de la nomophobie, entendue comme l'angoisse de ne pas pouvoir accéder à cet outil devenu central.

3.2. Centralité fonctionnelle du téléphone (mobile money et services)

Les rapports de l'ARTCI montrent que le mobile money occupe désormais une place centrale dans l'écosystème numérique ivoirien, avec plus de 27 millions d'abonnés au premier trimestre 2025, soit un volume d'utilisateurs qui rapproche le téléphone mobile d'une véritable infrastructure financière de masse. L'enquête conduite à Korhogo traduit concrètement cette réalité macro : 72% des jeunes interrogés déclarent utiliser régulièrement le mobile money pour au moins une opération, qu'il s'agisse de la réception ou de l'envoi d'argent, du paiement de biens et services, de l'achat de crédit ou du règlement de factures du quotidien. Pour beaucoup, le smartphone n'est donc plus seulement un terminal de communication, mais la principale interface d'accès aux flux monétaires et aux services qui en dépendent.

Cette intégration dans les pratiques économiques apparaît encore plus nettement lorsque l'on examine la perception subjective de ce service. En effet, 41% des enquêtés affirment « dépendre » du mobile money pour la majorité de leurs transactions quotidiennes, en soulignant l'absence ou la faible accessibilité d'alternatives bancaires formelles. Pour ces jeunes, la carte bancaire, le guichet physique ou même le compte en banque sont souvent secondaires, voire inexistants, alors que le portefeuille électronique accessible via le téléphone constitue le moyen principal de recevoir des fonds, de payer des achats ou de régler des obligations.

Lorsque les participants sont invités à anticiper les conséquences d'une perte, d'un vol ou d'une panne prolongée de leur téléphone, 60% mentionnent spontanément en premier lieu la perte d'accès à l'argent, bien avant l'impossibilité d'appeler, d'écrire ou de consulter leurs contenus numériques. Autrement dit, l'inquiétude première ne porte pas sur la rupture de communication, mais sur l'interruption de la capacité à effectuer des transactions, à honorer des engagements financiers ou à faire face à des dépenses imprévues. Le smartphone est ainsi perçu comme un véritable « portefeuille » personnel et un guichet polyvalent, conditionnant l'accès non seulement aux ressources financières, mais aussi à toute une série de services essentiels (transport, alimentation, crédits de communication) et d'opportunités économiques.

Cette centralité économique du téléphone confirme pleinement la dimension fonctionnelle de la dépendance technologique mise en avant par le cadre théorique. Plus le smartphone devient le nœud à partir duquel se structurent la participation sociale et économique des jeunes, payer, être payé, acheter, transférer, accéder à des services, plus la perspective d'en être privé se charge d'enjeux matériels et symboliques et devient source d'angoisse. Dans ce contexte, la peur de la perte, de la panne ou de la désactivation du service ne relève pas seulement d'un inconfort momentané,

mais d'un risque perçu de désaffiliation économique et sociale. Ce glissement renforce la vulnérabilité à des formes de peur de la déconnexion et de l'indisponibilité du téléphone, qui nourrissent directement les manifestations de la nomophobie chez les jeunes utilisateurs.

3.3. Indices de dépendance psycho-affective et symptômes nomophobes

Au-delà de la dépendance fonctionnelle mise en évidence par l'usage du mobile money et des services numériques, les résultats de l'enquête révèlent une dépendance nettement marquée sur le plan psycho-affectif. L'adaptation de l'échelle NMP-Q de C. Yildirim & A. P. Correia, (2015) met en lumière une sensibilité émotionnelle élevée à toute menace pesant sur la connexion au téléphone. Sur les 60 jeunes interrogés, 70% déclarent se sentir « très mal à l'aise » ou « anxieux » lorsque la batterie de leur smartphone est faible, lorsqu'ils n'ont plus de crédit ou lorsqu'ils se retrouvent sans connexion réseau. Ce ressenti témoigne d'une intolérance à la coupure, même temporaire, du lien au dispositif, comme si l'indisponibilité technique équivalait à une forme de vulnérabilité personnelle.

Cette fragilité se manifeste également dans les comportements quotidiens. Ainsi, 63% des répondants indiquent « vérifier leur téléphone de manière répétée » même en l'absence de notification ou de signal sonore, ce qui renvoie à des conduites de contrôle compulsif, typiques des usages problématiques décrits dans la littérature sur les addictions numériques. Le geste de consulter l'écran, souvent sans raison précise, devient un réflexe incorporé, un automatisme qui structure les micro-moments de la journée et révèle une forme de vigilance permanente envers l'appareil.

Par ailleurs, 55% des jeunes reconnaissent avoir des difficultés à maintenir leur concentration sur une tâche prolongée comme les cours, la

lecture, le travail scolaire ou professionnel sans interrompre régulièrement leur activité pour consulter leur smartphone. Le dispositif s'imisce ainsi dans les activités cognitives et académiques, fragmentant l'attention et perturbant la continuité de l'effort intellectuel. Cette intrusion du téléphone dans les temps d'étude et de travail suggère que le besoin de connexion ne se limite plus aux moments de loisirs, mais traverse l'ensemble des espaces de la vie quotidienne.

L'analyse des scores agrégés issus de l'échelle NMP-Q (ne pas être capable de communiquer, perdre la connectivité, ne pas pouvoir accéder à l'information, renoncer à la commodité) montre qu'environ un tiers de l'échantillon présente un niveau élevé de nomophobie, combinant plusieurs dimensions : anxiété de séparation lorsque le téléphone n'est pas accessible, peur marquée de la déconnexion, sentiment d'insécurité en cas de panne ou de perte, et hypervigilance constante vis-à-vis des notifications et messages.

| Dimension | Description | Exemple d'item |
|--|--|---|
| 1. Ne pas pouvoir communiquer | Anxiété liée à la perte de contact avec les autres | "Je me sentirais mal à l'aise sans un contact constant avec ma famille et/ou mes amis via mon téléphone portable" |
| 2. Perdre sa connectivité | Peur de ne plus être joignable ou connecté | "Je serais anxieux(se) si je ne pouvais pas vérifier mes messages" |
| 3. Ne pas pouvoir accéder à l'information | Inquiétude face à l'impossibilité de rechercher des informations | "Je serais agacé(e) si je ne pouvais pas utiliser mon téléphone lorsque je veux obtenir des informations" |
| 4. Renoncer à la commodité | Anxiété liée à la perte des fonctionnalités pratiques | "Je me sentirais nerveux(se) si je ne pouvais pas garder mon |

| Dimension | Description | Exemple d'item |
|-----------|-------------|-------------------|
| | | téléphone chargé" |

Ces différents symptômes dessinent le portrait de jeunes pour lesquels le smartphone ne se réduit plus à un simple outil de communication, mais est investi comme une véritable « extension de soi », support de sécurité symbolique et de continuité identitaire.

Pris ensemble, ces résultats illustrent de manière nette la dimension psycho-affective de la dépendance technologique. Plus le téléphone est chargé d'enjeux émotionnels, se sentir rassuré, rester relié aux autres, ne rien « manquer », plus sa privation, même temporaire, génère un inconfort émotionnel significatif, fait d'angoisse, d'agitation et de difficulté à se concentrer. La nomophobie apparaît ainsi comme la manifestation subjective de cette dépendance : elle traduit, au niveau des affects et des comportements, les effets d'un environnement socio-technique dans lequel le smartphone occupe une place centrale, à la fois dans la gestion des ressources matérielles et dans la régulation des émotions et des relations sociales.

3.4. Facteurs associés aux niveaux élevés de nomophobie

L'analyse croisée des données met en évidence un ensemble de facteurs qui contribuent à expliquer les niveaux élevés de nomophobie observés chez une partie des jeunes enquêtés.

Le premier facteur déterminant est le temps d'usage quotidien : les répondants qui déclarent utiliser leur smartphone plus de six heures par jour présentent, en moyenne, les scores NMP-Q les plus élevés, alors que ceux dont l'usage est inférieur à trois heures obtiennent des scores nettement plus faibles. Cette relation entre intensité temporelle de l'usage et intensité des

symptômes nomophobes confirme l'hypothèse selon laquelle la sur-exposition au dispositif renforce la difficulté à s'en détacher et accroît l'anxiété liée à toute interruption d'accès.

Un deuxième facteur réside dans la multiplicité des fonctions mobilisées au quotidien. Les jeunes qui cumulent plusieurs usages tels que les réseaux sociaux numériques, les jeux en ligne, le visionnage de vidéos, l'utilisation du mobile money, la participation à de nombreux groupes WhatsApp, déclarent davantage de malaise lorsque leur téléphone n'est pas disponible. Plus le smartphone concentre de rôles dans la vie de l'individu (se divertir, communiquer, travailler, payer, s'informer), plus il devient difficile d'envisager la continuité de la journée sans cet outil polyvalent. Cette « sur-fonctionnalisation » du téléphone contribue à en faire un point de passage obligé, dont l'indisponibilité est vécue comme une rupture globale touchant plusieurs sphères de l'existence.

Un troisième facteur, de nature plus psychologique, est la peur de manquer des informations ou des interactions (FoMO (Fear Of Missing Out))¹⁵. Dans l'échantillon, 61% des jeunes déclarent avoir « peur de rater quelque chose d'important » lorsqu'ils sont hors ligne, qu'il s'agisse d'un message, d'une nouvelle, d'une opportunité ou d'un contenu publié dans leurs groupes. Ce sentiment nourrit une vigilance permanente envers le téléphone, alimente les vérifications répétées de l'écran et renforce l'angoisse lorsque la connexion est interrompue.

Ces éléments empiriques rejoignent les travaux internationaux qui mettent en évidence le rôle central de la fréquence d'usage, de la place des réseaux sociaux et du FoMO dans le développement de la nomophobie (N.

¹⁵ Le FOMO (Fear Of Missing Out) est une anxiété sociale caractérisée par la peur de manquer des expériences, événements ou informations importantes auxquels d'autres personnes auraient accès. Dans le contexte numérique, il se manifeste par l'obsession de vérifier constamment ses appareils connectés pour ne rien manquer de ce qui se passe en ligne.

L. Bragazzi & G. Del Puente, 2014 ; J. Billieux et *al.*, 2015 ; C. Yildirim & A. P. Correia, 2015). Toutefois, le cas ivoirien présente une spécificité notable : ces facteurs se déploient dans un contexte où la téléphonie mobile ne se limite pas à la sociabilité et au divertissement, mais constitue également un pilier des transactions financières et de l'accès à de multiples services (mobile money, achats, paiements divers). Cette articulation entre usages sociaux, économiques et informationnels renforce le poids symbolique et pratique du smartphone, et contribue à expliquer pourquoi l'angoisse de la déconnexion et la peur de la perte prennent une intensité particulière chez les jeunes utilisateurs, au point de se manifester sous la forme de symptômes nomophobes marqués.

3.5. Nomophobie comme expression d'une dépendance technologique

Les résultats empiriques confirment l'intérêt de la théorie de la dépendance technologique pour l'interprétation du cas ivoirien, en montrant que la nomophobie ne peut être réduite à un simple trouble individuel, mais renvoie à un mode d'organisation socio-technique plus large. Sur le plan fonctionnel, la dépendance se manifeste par la centralité du smartphone dans l'accès aux services essentiels : communication interpersonnelle, information en ligne, opérations financières via le mobile money, inscription à des services ou des formations. Le téléphone devient ainsi l'interface obligée par laquelle transitent des activités de plus en plus nombreuses, au point que la continuité de la vie quotidienne à savoir payer, s'informer, rester joignable, semble difficilement concevable sans lui.

Sur le plan psycho-affectif, les données révèlent un attachement émotionnel fort au smartphone, fait d'anxiété de séparation, de peur de la déconnexion et de comportements de contrôle compulsif (consultations répétées en l'absence de notifications, inquiétude dès que la batterie est faible ou que la connexion est instable). Les jeunes enquêtés décrivent le

téléphone comme un objet rassurant, qui permet de « rester en lien », de ne rien manquer et de faire face à l'imprévu, ce qui en fait un support de sécurité symbolique et de continuité identitaire.

Dans cette perspective, la nomophobie apparaît comme le symptôme subjectif d'un modèle de développement numérique rapide, où la diffusion massive des technologies mobiles n'est pas accompagnée au même rythme par des dispositifs d'éducation au numérique, de régulation des usages et de prise en compte de la santé mentale. L'hyperdéveloppement de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire participe ainsi à la construction d'une dépendance psychologique et sociale : le smartphone se trouve au cœur des infrastructures de communication, d'information et de transaction, mais aussi au centre des régulations émotionnelles et relationnelles des jeunes. La nomophobie, telle qu'observée dans l'échantillon de Korhogo, en constitue l'une des expressions les plus visibles, en rendant tangible la manière dont une technologie devenue structurante peut générer des formes d'angoisse et de vulnérabilité dès lors que son accès est menacé ou interrompu.

4. Discussion

La discussion des résultats met en évidence la pertinence d'articuler le cas ivoirien à la fois aux travaux internationaux sur la nomophobie et aux réflexions critiques sur la dépendance technologique. D'un point de vue macro, l'hyper-pénétration de la téléphonie mobile et de l'internet mobile en Côte d'Ivoire, avec un taux de pénétration supérieur à 200%, confirme que le pays est pleinement engagé dans la révolution mobile décrite par la GSMA (2024), tout en révélant les tensions propres aux sociétés où les technologies se diffusent plus vite que les dispositifs d'accompagnement. Dans la perspective de George Grant (1969) et de Claude DeBresson (1986), la dépendance technologique renvoie à des situations où les sociétés – ou, ici, les individus voient leurs marges d'autonomie se réduire au fur et à mesure que leurs pratiques se restructurent autour de dispositifs

techniques devenus incontournables. Les données recueillies montrent précisément ce double mouvement : d'un côté, le smartphone élargit les possibilités de communication, d'information et de transaction ; de l'autre, il devient si central que sa perte ou son indisponibilité génère une angoisse disproportionnée, signe d'un basculement vers une forme de dépendance telle que décrite par Grant et DeBresson.

Les résultats concernant la nomophobie s'inscrivent également dans la continuité des travaux fondateurs de A. L. King et *al.* (2010) et de C. Yildirim et A. P. Correia (2015), mais les prolongent dans un contexte peu étudié jusqu'ici. Le fait qu'environ un tiers des jeunes de l'échantillon présente un niveau élevé de nomophobie, combinant anxiété de séparation, peur de la déconnexion et hypervigilance aux notifications, rejoint les tendances mises en lumière par la revue systématique de León-Mejía et *al.* (2021), qui souligne la forte prévalence de la nomophobie dans les populations jeunes fortement connectées. Les liens observés entre temps d'usage, multiplicité des fonctions mobilisées (réseaux sociaux, vidéos, jeux, mobile money) et intensité des symptômes font écho aux analyses de J. Billieux et *al.* (2015) et de N. L. Bragazzi et G. Del Puente (2014), qui montrent que la fréquence d'utilisation, la centralité des réseaux sociaux et le FoMO constituent des déterminants majeurs des usages problématiques du smartphone. La spécificité du cas ivoirien tient toutefois au fait que ces facteurs se déploient dans un environnement où le téléphone n'est pas seulement un vecteur de sociabilité, mais un véritable pivot financier et logistique, ce qui renforce le poids pratique et symbolique de l'appareil, en cohérence avec l'idée de dépendance fonctionnelle développée par C. Yildirim et A. P. Correia (2015).

La discussion avec les travaux sur la jeunesse et le numérique en Côte d'Ivoire permet également de situer plus finement les résultats. Les recherches de R. G. Zanli Bi Sehi et P. J. Ehui (2023) sur le genre et

l'addiction au smartphone chez les adolescents, tout comme celles de B. P. S. Akregbou (2014) sur l'attachement des jeunes à leur téléphone, confirment que le smartphone occupe déjà une place centrale dans la socialisation, le divertissement et la construction identitaire des jeunes Ivoiriens. L'étude menée à Korhogo s'inscrit dans cette continuité, mais apporte une inflexion importante en mettant en lumière la dimension explicitement anxieuse et phobique de ce rapport au téléphone, en lien avec la crainte de la déconnexion ou de la perte d'accès aux services, dimension que la littérature locale abordait encore peu. Les travaux de H.-P. Sey (2024) sur la jeunesse ivoirienne et le téléphone mobile dans les milieux éducatifs montrent par ailleurs que les usages intensifs du smartphone sont à l'origine de tensions dans les espaces scolaires et universitaires, ce qui converge avec les difficultés de concentration rapportées ici par plus de la moitié des enquêtés.

Enfin, la discussion invite à considérer la nomophobie comme un analyseur des limites du modèle de développement numérique actuellement à l'œuvre en Côte d'Ivoire. Si la diffusion rapide du mobile contribue à l'inclusion numérique et financière, comme le soulignent les rapports de la GSMA (2024) et de l'ARTCI (2025), elle s'accompagne aussi de nouveaux risques psychosociaux que la littérature internationale de N. L. Bragazzi et G. Del Puente (2014) à J. Billieux et *al.* (2015), en passant par C. Yildirim et A. P. Correia (2015) documente de plus en plus finement, mais qui restent peu pris en charge dans les politiques publiques. En ce sens, les résultats sont pleinement cohérents avec l'objectif général de la recherche : montrer que l'hyperdéveloppement de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire participe à la construction d'une dépendance psychologique et sociale, dont la nomophobie chez les jeunes constitue une manifestation emblématique. Ils plaident, dans la lignée des réflexions critiques sur la science et la technologie, pour une approche de la transformation numérique qui intègre,

au-delà des indicateurs de couverture et de pénétration, des dimensions d'éducation au numérique, de régulation des usages et de santé mentale, afin que le smartphone demeure un levier de capacités plutôt qu'une source de vulnérabilité accrue pour les jeunes.

Conclusion

Cette recherche a montré que l'essor massif de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire ne se réduit pas à un phénomène d'équipement ou de modernisation technique, mais s'accompagne de transformations profondes des rapports des jeunes à la technologie, au point de générer des formes de dépendance repérables à travers la nomophobie. L'hyper-pénétration du mobile et de l'internet, la centralité fonctionnelle du smartphone dans l'accès aux services essentiels (communication, information, mobile money), ainsi que l'intensité et la multiplicité des usages observées dans l'échantillon de Korhogo, convergent pour faire du téléphone un dispositif structurant de la vie quotidienne, dont l'indisponibilité est vécue comme une rupture majeure. Les niveaux élevés de nomophobie mesurés comme l'anxiété de séparation, la peur de la déconnexion, le contrôle compulsif du téléphone, les difficultés de concentration, confirment que cette centralité se double d'un attachement psycho-affectif fort, où le smartphone est investi comme une véritable « extension de soi ».

La théorie de la dépendance technologique, mobilisée à partir des travaux de George Grant et de Claude DeBresson, permet de donner sens à ces constats en les inscrivant dans une réflexion plus large sur les effets des technologies lorsqu'elles deviennent des médiations obligées de l'existence sociale. Sur le plan fonctionnel, la dépendance se lit dans le rôle du smartphone comme interface quasi exclusive des communications, des transactions et de l'accès aux ressources ; sur le plan psycho-affectif, elle se manifeste par la difficulté à tolérer la moindre interruption du lien au dispositif et par la charge émotionnelle associée à sa perte ou à sa panne. La

nomophobie apparaît ainsi comme l'expression subjective d'un modèle de développement numérique rapide, où la diffusion des technologies mobiles dépasse la capacité des institutions à instaurer des dispositifs de régulation, d'éducation au numérique et de prise en compte de la santé mentale, en particulier chez les jeunes.

En ce sens, cette recherche contribue à documenter, dans le contexte ivoirien, l'articulation entre expansion des infrastructures mobiles et vulnérabilités psychosociales, en montrant que la téléphonie mobile est simultanément un vecteur d'opportunités et un vecteur de dépendances.

Références bibliographiques

- Akregbou B. S., 2014, "Usages du téléphone mobile par les jeunes abidjanais : Définition du phénomène, approches et figures". *Les Enjeux de l'information et de la communication*, (2014/2B), 27–41.
- ARTCI., 2025, *Rapport trimestriel du marché des télécommunications/TIC – 1er trimestre 2025*. Abidjan : Autorité de Régulation des Télécommunications/TIC de Côte d'Ivoire.
- Billieux J., Maurage P., Lopez-Fernandez O., Kuss D. J., & Griffiths M. D., 2015, "Can disordered mobile phone use be considered a behavioral addiction ? An update on current evidence and a comprehensive model for future research". *Current Addiction Reports*, 2(2), 156–162.
- Bragazzi N. L., & Del Puente, G., 2014, "A proposal for including nomophobia in the new DSM-V. *Psychology Research and Behavior Management*, 7, 155–160.

- DeBresson C., 1986, “À l’ombre de la dynamo technologique : Dépendance technologique, innovation et pôle de développement”. *Politique*, (10), 55–90. <https://doi.org/10.7202/040534ar>
- Grant G. P., 1969, *Technology and empire : Perspectives on North America*. Toronto, Canada : House of Anansi Press.
- GSMA, 2024, *The Mobile Economy 2024*. London : GSM Association.
- Institut National de la Statistique (INS), 2021, *Recensement Général de la Population et de l’Habitat (RGPH 2021)*. Abidjan : INS.
- King A. L. S., Valença A. M., Silva A. C. O., Baczynski T., Carvalho M. R., & Nardi A. E., 2010, “Nomophobia: Dependency on virtual environments or social phobia?” *Computers in Human Behavior*, 29(1), 140–144.
- Konok V., Pogány Á., & Miklósi Á., 2016, “Mobile attachment: Separation from the mobile phone induces physiological and behavioural stress”. *Computers in Human Behavior*, 61, 228–239.
- León-Mejía A. C., et al., 2021, “A systematic review on nomophobia prevalence: Surfacing results and standard guidelines for future research”. *PLOS ONE*, 16(5), e0250509.
- Pénicaud C., & Williamson C., 2015, “Le “fear of missing out” (FoMO): Une nouvelle forme d’anxiété sociale à l’ère numérique”. *Revue de psychologie des médias*, 1(2), 45–62.
- Sey H. J., 2020, “Jeunesse ivoirienne et téléphone mobile dans les milieux éducatifs : De l’éducation aux médias à l’éducation à la responsabilisation”. *Communication en Question*, 13(novembre–décembre), 159–170.

Yildirim C., & Correia, A. P., 2015, “Exploring the dimensions of nomophobia: Development and validation of a self-reported questionnaire”. *Computers in Human Behavior*, 49, 130–137.

ZANLI BI SEHI, R. G., & Ehui, P. J. (2023). “Genre et addiction au smartphone chez les adolescents en Côte d’Ivoire ”. *European Scientific Journal*, 19(31), 189–210 ■■■■